

277 son règne. Ainsi son élévation ne fit que
de J. C. précipiter le cours de sa vie. Son frère
Florien prétendit l'empire par droit de
succession, comme le plus proche héritier.
Ce droit ne fut pas reconnu : Florien fut
tué, et Probus, forcé par les soldats à recevoir
l'empire, encore qu'il les menaçât de
les faire vivre dans l'ordre.

278 Tout fléchit sous un si grand capitaine :
279 les Germains et les Francs, qui voulaient
entrer dans les Gaules, furent repoussés ;
et en Orient, aussi bien qu'en Occident,
tous les barbares respectèrent les armes
romaines. Un guerrier si redoutable aspirait
à la paix, et fit espérer à l'empire de
n'avoir plus besoin de gens de guerre.
L'armée se vengea de cette parole, et de
la règle sévère que son empereur lui faisait
garder. Un moment après, étonnée de la
violence qu'elle exerça sur un si grand prince,
elle honora sa mémoire, et lui donna pour
successeur Carus, qui n'était pas moins zélé
que lui pour la discipline. Ce vaillant prince
vengea son prédécesseur, et réprima les barbares,
à qui la mort de Probus avait rendu le courage.
Il alla en Orient combattre les Perses avec
Numérien, son second fils, et opposa aux
ennemis, du côté du Nord, son fils aîné
283 Carinus, qu'il fit César. C'était la seconde
dignité, et le plus proche degré pour parvenir
à l'empire. Tout l'Orient trembla devant
Carus : la Mésopotamie se soumit ; les Perses,
divisés, ne purent lui résister. Pendant que
tout lui cédait, le ciel l'arrêta par un coup
de foudre. A forcé de le pleurer, Numérien fut
prêt à perdre les yeux. Que ne fait dans les
cœurs l'envie de régner ! Loin d'être touché
de ses maux, son beau-père Aper le tua : mais
284 Dioclétien vengea sa mort, et parvint enfin
à l'empire, qu'il avait désiré avec tant d'ardeur.
285 Carinus se réveilla, malgré sa mollesse, et
battit Dioclétien : mais en poursuivant les
fuyards, il fut tué par un des siens, dont
il avait corrompu la femme. Ainsi l'empire
fut défait du plus violent et du plus perdu
de tous les hommes.

Dioclétien gouverna avec vigueur, mais
avec une insupportable vanité. Pour résister
à tant d'ennemis, qui s'élevaient de tous
côtés au dedans et au dehors, il nomma
286 Maximien empereur avec lui, et sut néanmoins
se conserver l'autorité principale. Chaque
empereur fit un César. 291 Constantius Chlorus
et Galérius furent

élevés à ce haut rang. Les quatre princes
soutinrent à peine le fardeau de tant de
guerres. Dioclétien fuit Rome, qu'il trouvait
trop libre, et s'établit à Nicomédie, où il se
fit adorer, à la mode des Orientaux. Cependant
les Perses, vaincus par Galérius, abandonnèrent
aux Romains de grandes provinces et des royaumes
entiers. Après de si grands succès, Galérius
ne veut plus être sujet, et dédaigne le nom
de César. Il commence par intimider Maximien.
Une longue maladie avait fait baisser l'esprit
de Dioclétien ; et Galérius, quoique son gendre,
le força de quitter l'empire. Il fallut que
Maximien suivit son exemple.

Ainsi l'empire vint entre les mains de
Constantius Chlorus et de Galérius ; et deux
nouveaux Césars, Sévère et Maximin, furent
créés en leur place par les empereurs qui se
déposaient. Les Gaules, l'Espagne et la
Grande-Bretagne furent heureuses, mais trop
peu de temps, sous Constantius Chlorus. Ennemi
des exactions, et accusé par là de ruiner le
pays, il montra qu'il avait des trésors immenses
dans la bonne volonté de ses sujets. Le reste
de l'empire souffrait beaucoup sous tant
d'empereurs et tant de Césars : les officiers se
multipliaient avec les princes : les dépenses
et les exactions étaient infinies.

Le jeune Constantin, fils de Constantius
Chlorus, se rendait illustre : mais il se trouvait
entre les mains de Galérius. Tous les jours,
cet empereur, jaloux de sa gloire, l'exposait
à de nouveaux périls. Il lui fallait combattre
les bêtes féroces par une espèce de jeu : mais
Galérius n'était pas moins à craindre qu'elles.
Constantin, échappé de ses mains, trouva son
père expirant. En ce temps, Maxence, fils
de Maximien, et gendre de Galérius, se fit
empereur à Rome, malgré son beau-père ; et
les divisions intestines se joignirent aux
autres maux de l'État. L'image de Constantin,
qui venait de succéder à son père, portée à
Rome, selon la coutume, y fut rejetée par
les ordres de Maxence. La réception des
images était la forme ordinaire de reconnaître
les nouveaux princes. On se

¹ Euseb. Hist. eccl. lib. VIII, cap. XIII. Orat. Const. ad Sanct. cœt. 25. Lact. de Mort. Persec. cap. XVII, XVIII.

² Lact. ibid. cap. XXIV.

297 prépare à la guerre de tous côtés. Le César
Sévère, que Galérius envoya contre Maxence,
le fit trembler dans Rome. Pour se donner
de l'appui dans sa frayeur, il rappela son
père Maximien. Le vieillard ambitieux quitta
sa retraite, où il n'était qu'à regret, et tâcha
en vain de retirer Dioclétien, son collègue,
du jardin qu'il cultivait à Salone. Au nom
de Maximien, empereur pour la seconde fois,
les soldats de Sévère le quittent. Le vieil
empereur le fait tuer ; et en même temps,
pour s'appuyer contre Galérius, il donne
à Constantin sa fille Fauste. Il fallait aussi
de l'appui à Galérius après la mort de
Sévère ; c'est ce qui le fit résoudre à
nommer Licinius empereur : mais ce choix
piqua Maximin, qui, en qualité de César,
se croyait plus proche du suprême honneur.
Rien ne put lui persuader de se soumettre
à Licinius ; et il se rendit indépendant dans
l'Orient. Il ne restait presque à Galérius
que l'Illyrie, où il s'était retiré après avoir
été chassé d'Italie.

Le reste de l'Occident obéissait à Maximien,
à son fils Maxence, et à son gendre Constantin.
Mais il ne voulait non plus, pour compagnons
de l'empire, ses enfants que les étrangers. Il
tâcha de chasser de Rome son fils Maxence,
qui le chassa lui-même. Constantin, qui le
reçut dans les Gaules, ne le trouva pas moins
perfidé. Après divers attentats, Maximien
fit un dernier complot, où il crut avoir
engagé sa fille Fauste contre son mari. Elle
le trompa ; et Maximien, qui pensait avoir
tué Constantin en tuant l'eunuque qu'on avait
mis dans son lit, fut contraint de se donner
la mort à lui-même. Une nouvelle guerre
s'alluma ; et Maxence, sous prétexte de venger
son père, se déclara contre Constantin, qui
marcha à Rome avec ses troupes. En même
temps, il fait renverser les statues de Maximien ;
celles de Dioclétien, qui y étaient jointes,
eurent le même sort. Le repos de Dioclétien
fut troublé de ce mépris ; et il mourut
quelque temps après, autant de chagrin que
de vieillesse.

En ces temps, Rome, toujours ennemie
du christianisme, fit un dernier ef-

¹ Lact. ibid. cap. XXVI, XXVII.

² Id. ibid. cap. XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXII.

³ Id. ibid. cap. XLII, XLIII.

fort pour l'éteindre, et acheva de l'établir.
Galérius, marqué par les historiens comme
l'auteur de la dernière persécution, deux
ans devant qu'il eût été obligé Dioclétien
à quitter l'empire, le contraignit à faire
ce sanglant édit qui ordonnait de persécuter
les chrétiens plus violemment que jamais.
Maximien, qui les haïssait, et n'avait jamais
cessé de les tourmenter, animait les magistrats
et les bourreaux : mais sa violence, quelque
extrême qu'elle fût, n'égalait point celle
de Maximin et de Galérius. On inventait
tous les jours de nouveaux supplices. La
pudeur des vierges chrétiennes n'était pas
moins attaquée que leur foi. On recherchait
les livres sacrés avec des soins extraordinaires,
pour en abolir la mémoire ; et les chrétiens
n'osaient les avoir dans leurs maisons,
ni presque les lire. Ainsi, après trois cents
ans de persécution, la haine des persécuteurs
devenait plus âpre. Les chrétiens les lassèrent
par leur patience. Les peuples, touchés de
leur sainte vie, se convertissaient en foule.
Galérius désespéra de les pouvoir vaincre.
Frappé d'une maladie extraordinaire, il
révoqua ses édits, et mourut de la mort
d'Antiochus, avec une aussi fausse pénitence.
Maximin continua la persécution. Mais
Constantin le Grand, prince sage et victorieux,
embrassa publiquement le christianisme.

ONZIÈME ÉPOQUE.

Constantin, ou la paix de l'Église.

Cette célèbre déclaration de Constantin
arriva l'an 312 de Notre-Seigneur. Pendant
qu'il assiégeait Maxence dans Rome, une
croix lumineuse lui parut en l'air devant
tout le monde, avec une inscription qui
lui promettait la victoire : la même chose
lui est confirmée dans un songe. Le lendemain,
il gagna cette célèbre bataille qui défit
Rome d'un tyran, et l'Église, d'un persécuteur.
La croix fut étalée comme la défense du
peuple romain et de tout l'empire. Un peu
après, Maximin fut vaincu par Licinius, qui
était d'accord avec Constantin, et il fit une
fin semblable à celle de Galérius. La paix
fut donnée à l'Église. Constantin la combla
d'honneurs. La victoire le suivit partout,

¹ Euseb. Hist. eccl. lib. VIII, cap. XVI. De vita Constant. lib. I, cap. LVII. Lact. ibid. cap. IX et seqq.

Ans et les barbares furent réprimés, tant par lui
de J. C. que par ses enfants. Cependant Licinius
se brouilla avec lui, et renouvelle la persé-
315 cution. Battu par mer et par terre, il est
contraint de quitter l'empire, et enfin de
perdre la vie.

325 En ce temps, Constantin assemble à
Nicée, en Bithynie, le premier concile
général, où trois cent dix-huit évêques,
qui représentaient toute l'Église, con-
damnèrent le prêtre Arius, ennemi de la
divinité du Fils de Dieu, et dressèrent le
symbole ou la consubstantialité du Père
et du Fils est établie. Les prêtres de l'É-
glise romaine, envoyés par le pape saint
Silvestre, précédèrent tous les évêques
dans cette assemblée; et un ancien auteur
grec¹ compte parmi les légats du saint-
siège le célèbre Osius, évêque de Cordoue,
qui présida au concile. Constantin y prit
sa séance, et en reçut les décisions comme
un oracle du ciel. Les ariens cachèrent
leurs erreurs, et rentrèrent dans ses bon-
nes grâces en dissimulant.

325 Pendant que sa valeur maintenait
l'empire dans une souveraine tranquillité,
le repos de sa famille fut troublé par les ar-
tifices de Fauste sa femme. Crispe, fils de
Constantin, mais d'un autre mariage, ac-
cusé par cette marâtre de l'avoir voulu
corrompre, trouva son père inflexible.
Sa mort fut bientôt vengée. Fauste, con-
vaincue, fut suffoquée dans le bain. Mais
Constantin, déshonoré par la malice de
sa femme, reçut en même temps beaucoup
d'honneur par la piété de sa mère. Elle
découvrit, dans les ruines de l'ancienne
 Jérusalem, la vraie croix, féconde en mi-
racles. Le saint sépulchre fut aussi trouvé.
La nouvelle ville de Jérusalem, qu'Adrien
avait fait bâtir; la grotte où était né le
Sauveur du monde, et tous les saints
lieux, furent ornés de temples superbes
par Hélène et par Constantin. Quatre ans
330 après, l'empereur rebâtit Byzance, qu'il
appela Constantinople, et en fit le second
siège de l'empire.

L'Église, paisible sous Constantin, fut
336 cruellement affligée en Perse. Une infinité
de martyrs signalèrent leur foi. L'empereur
tâcha en vain d'apaiser Sapor, et de
l'attirer au christianisme. La protection
de Constantin ne donna aux chrétiens
persécutés qu'une favorable retraite. Ce

¹ *Gel. Cysic. Hist. Conc. Nic. lib. II, cap. VI, XXVII. Conc. Labb. t. II, col. 158, 227.*

prince, béni de toute l'Église, mourut
plein de joie et d'espérance, après avoir
de J. C. partagé l'empire entre ses trois fils, Con-
stantin, Constance et Constant. Leur con-
corde fut bientôt troublée. Constantin périt
340 dans la guerre qu'il eut avec son frère
Constant pour les limites de leur empire.
Constance et Constant ne furent guère
plus unis. Constant soutint la foi de Nicée
que Constance combattait. Alors l'Église
admira les longues souffrances de saint
Athanase, patriarche d'Alexandrie et dé-
fenseur du concile de Nicée. Chassé de son
siège par Constance, il fut rétabli canoniquement
par le pape saint Jules I, dont
Constant appuya le décret¹. Ce bon prince
ne dura guère. Le tyran Magnence le tua
par trahison: mais tôt après, vaincu par
Constance, il se tua lui-même.

Dans la bataille où ses affaires furent
353 ruinées, Valens, évêque arien, secrète-
ment averti par ses amis, assura Con-
stance que l'armée du tyran était en fuite,
et fit croire au faible empereur qu'il le
savait par révélation. Sur cette fausse ré-
vélation, Constance se livre aux ariens.
Les évêques orthodoxes sont chassés de
leurs sièges: toute l'Église est remplie de
confusion et de trouble: la constance
du pape Libère cède aux ennuis de l'exil:
les tourments font succomber le vieil
Osius, autrefois le soutien de l'Église. Le
concile de Rimini, si ferme d'abord, flé-
chit à la fin par surprise et par violence:
rien ne se fait dans les formes; l'autorité
de l'empereur est la seule loi; mais les
ariens, qui font tout par là, ne peuvent
s'accorder entre eux, et changent tous les
jours leur symbole: la foi de Nicée subsiste:
saint Athanase, et saint Hilaire, évêque de
Poitiers, ses principaux défenseurs, se
rendent célèbres par toute la terre.

Pendant que l'empereur Constance,
occupé des affaires de l'arianisme, faisait
négligemment celles de l'empire, les Per-
ses remportèrent de grands avantages.
Les Allemands et les Francs tentèrent de
357 359 toutes parts l'entrée des Gaules: Julien,
parent de l'empereur, les arrêta et les bat-
tit. L'empereur lui-même défit les Sar-
mates, et marcha contre les Perses. Là
paraît la révolte de Julien contre l'empereur,
son apostasie, la mort de Con-
stance, le règne de Julien, son gouverne-

¹ *Socr. Hist. eccl. lib. II, cap. XV. Sozom. lib. III, cap. VIII.*

Ans ment équitable, et le nouveau genre de
de J. C. persécution qu'il fit souffrir à l'Église. Il
en entretenit les divisions: il exclut les
chrétiens non-seulement des honneurs,
mais des études; et en imitant la sainte
discipline de l'Église, il crut tourner contre
elle ses propres armes. Les supplices
furent ménagés, et ordonnés sous d'autres
prétextes que celui de la religion. Les
chrétiens demeurèrent fidèles à leur em-
pereur: mais la gloire, qu'il cherchait
trop, le fit périr; il fut tué dans la Perse,
où il s'était engagé témérairement. Jovien,
son successeur, zélé chrétien, trouva les
affaires désespérées, et ne vécut que pour
conclure une paix honteuse.

363 Après lui, Valentinien fit la guerre en
grand capitaine: il y mena son fils Gro-
tien dès sa première jeunesse, maintint
la discipline militaire, battit les barbares,
fortifia les frontières de l'empire, et
protégea en Occident la foi de Nicée. Va-
lens, son frère, qu'il fit son collègue, la
persécutait en Orient; et ne pouvant ga-
364 gner ni abattre saint Basile et saint Gré-
goire de Nazianze, il désespérait de la pou-
voir vaincre. Quelques ariens joignirent
de nouvelles erreurs aux anciens dogmes
de la secte. Aérius, prêtre arien, est noté
dans les écrits des saints Pères, comme
l'auteur d'une nouvelle hérésie¹, pour
avoir égalé la prêtrise à l'épiscopat, et avoir
jugé inutiles les prières et les oblations que
toute l'Église faisait pour les morts. Une
troisième erreur de cet hérésiarque, était
de compter parmi les servitudes de la
loi, l'observance de certains jeûnes mar-
qués, et de vouloir que le jeûne fût tou-
jours libre. Il vivait encore, quand saint
Épiphane se rendit célèbre par son His-
toire des hérésies, où il est réfuté avec
tous les autres. Saint Martin fut fait évê-
que de Tours, et remplit tout l'univers du
bruit de sa sainteté et de ses miracles,
durant sa vie et après sa mort. Valen-
tinien mourut après un discours violent
qu'il fit aux ennemis de l'empire; son
impétueuse colère, qui le faisait redou-
ter des autres, lui fut fatale à lui-même.
Son successeur Gratien vit sans envie l'élé-
vation de son jeune frère Valentinien II,
qu'on fit empereur, encore qu'il n'eût que
neuf ans. Sa mère Justine, protectrice des
ariens, gouverna durant son bas âge.

¹ *Epiph. lib. III, hæc. LXXV, l. I, p. 906. Aug. hæc. LIII, l. VIII, col. 18.*

Ans On voit ici en peu d'années de merveil-
de J. C. leux événements: la révolte des Goths
contre Valens: ce prince quitter les Per-
ses pour réprimer les rebelles: Gratien
377 accourir à lui après avoir remporté une
378 victoire signalée sur les Allemands. Va-
lens, qui veut vaincre seul, précipite le
combat, où il est tué auprès d'Andrino-
ple: les Goths victorieux le brûlent dans
un village où il s'était retiré. Gratien,
379 accablé d'affaires, associe à l'empire le
grand Théodose, et lui laisse l'Orient. Les
Goths sont vaincus: tous les barbares
sont tenus en crainte; et ce que Théodose
n'estimait pas moins, les hérétiques ma-
cédoniens, qui niaient la divinité du
Saint-Esprit, sont condamnés au concile
de Constantinople. Il ne s'y trouva que
l'Église grecque: le consentement de tout
l'Occident, et du pape saint Damase, le
fit appeler second concile général.

Pendant que Théodose gouvernait avec
tant de force et tant de succès, Gratien,
qui n'était pas moins vaillant ni moins
pieux, abandonné de ses troupes, toutes
383 composées d'étrangers, fut immolé au
tyran Maxime. L'Église et l'empire pleu-
rent ce bon prince. Le tyran régna dans
386, 387 les Gaules, et sembla se contenter de ce
partage. L'impératrice Justine publia,
sous le nom de son fils, des édits en fa-
veur de l'arianisme. Saint Ambroise,
évêque de Milan, ne lui opposa que la
saine doctrine, les prières et la patience;
et sut par de telles armes, non-seulement
conservé à l'Église les basiliques que les
hérétiques voulaient occuper, mais en-
core lui gagner le jeune empereur. Cepen-
dant Maxime remue; et Justine ne trouve
rien de plus fidèle que le saint évêque
qu'elle traitait de rebelle. Elle l'envoie au
tyran, que ses discours ne peuvent flé-
chir. Le jeune Valentinien est contraint
de prendre la fuite avec sa mère. Maxime
se rend maître à Rome, où il rétablit les
sacrifices des faux dieux, par complai-
sance pour le sénat presque encore tout
païen. Après qu'il eut occupé tout l'Occi-
dent, et dans le temps qu'il se croyait
le plus paisible, Théodose, assisté des
Francs, le défit dans la Pannonie, l'as-
siégea dans Aquilée, et le laissa tuer par
ses soldats.

388 Maître absolu des deux empires, il
rendit celui d'Occident à Valentinien,
qui ne le garda pas longtemps. Ce jeune

Ans de J. C. prince éleva et abaissa trop Arbogaste, un capitaine des Francs, vaillant, désintéressé, mais capable de maintenir par toute sorte de crimes le pouvoir qu'il s'était acquis sur les troupes. Il éleva le tyran Eugène, qui ne savait que discourir, et tua Valentinien, qui ne voulait plus avoir pour maître le superbe Franc. Ce coup détestable fut fait dans les Gaules auprès de Vienne. Saint Ambroise, que le jeune empereur avait mandé pour recevoir de lui le baptême, déplora sa perte, et espéra bien de son salut. Sa mort ne demeura pas impunie. Un miracle visible donna la victoire à Théodose sur Eugène, et sur les faux dieux dont ce tyran avait rétabli le culte. Eugène fut pris : il fallut le sacrifier à la vengeance publique, et abattre la rébellion par sa mort. Le fier Arbogaste se tua lui-même, plutôt que d'avoir recours à la clémence du vainqueur, que tout le reste des rebelles venait d'éprouver.

Théodose, seul empereur, fut la joie et l'admiration de tout l'univers. Il appuya la religion : il fit taire les hérétiques : il abolit les sacrifices impurs des païens : il corrigea la mollesse, et réprima les dépenses superflues. Il avoua humblement ses fautes, et il en fit pénitence. Il écouta saint Ambroise, célèbre docteur de l'Église, qui le reprenait de sa colère, seul vice d'un si grand prince. Toujours victorieux, jamais il ne fit la guerre que par nécessité. Il rendit les peuples heureux, et mourut en paix, plus illustre par sa foi que par ses victoires.

286, 387 De son temps, saint Jérôme, prêtre, retiré dans la sainte grotte de Bethléem, entreprit des travaux immenses pour expliquer l'Écriture, en lut tous les interprètes, déterra toutes les histoires saintes et profanes qui la peuvent éclaircir, et composa, sur l'original hébreu, la version de la Bible que toute l'Église a reçue sous le nom de *Vulgate*.

L'empire, qui paraissait invincible sous Théodose, changea tout à coup sous ses deux fils. Arcade eut l'Orient, et Honorius, l'Occident : tous deux, gouvernés par leurs ministres, ils firent servir leur puissance à des intérêts particuliers. Rufin et Eutrope, successivement favoris d'Arcade, et aussi méchants l'un que l'autre, périrent bientôt ; et les affaires n'en allèrent pas mieux sous un prince faible

Sa femme Eudoxe lui fit persécuter saint Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople, et la lumière de l'Orient. Le pape saint Innocent, et tout l'Occident, soutinrent ce grand évêque contre Théophile, patriarche d'Alexandrie, ministre des violences de l'impératrice. L'Occident était troublé par l'inondation des barbares. Radagaise, Goth et païen, ravagea l'Italie. Les Vandales, nation gothique et arienne, occupèrent une partie de la Gaule et se répandirent dans l'Espagne. Alaric, roi des Visigoths, peuples ariens, contraignit Honorius à lui abandonner ces grandes provinces déjà occupées par les Vandales. Stilicon, embarrassé de tant de barbares, les bat, les ménage, s'entend et rompt avec eux, sacrifie tout à son intérêt, et conserve néanmoins l'empire qu'il avait dessein d'usurper.

Cependant Arcade mourut, et crut l'Orient si dépourvu de bons sujets, qu'il mit son fils Théodose, âgé de huit ans, sous la tutelle d'Isdegerde, roi de Perse. Mais Pulchérie, sœur du jeune empereur, se trouva capable des grandes affaires. L'empire de Théodose se soutint par la prudence et par la piété de cette princesse.

Celui d'Honorius semblait proche de sa ruine. Il fit mourir Stilicon, et ne sut pas remplir la place d'un si habile ministre. La révolte de Constantin, la perte entière de la Gaule et de l'Espagne, la prise et le sac de Rome, par les armes d'Alaric et des Visigoths, furent la suite de la mort de Stilicon. Ataulphe, plus furieux qu'Alaric, pilla Rome de nouveau, et il ne songeait qu'à abolir le nom romain ; mais, pour le bonheur de l'Empire, il prit Placidie, sœur de l'empereur. Cette princesse captive, qu'il épousa, l'adoucit. Les Goths traitèrent avec les Romains, et s'établirent en Espagne, en se réservant dans les Gaules les provinces qui tiraient vers les Pyrénées. Leur roi Vallia conduisit sagement ces grands desseins. L'Espagne montra sa constance ; et sa foi ne s'altéra pas sous la domination de ces ariens.

Cependant les Bourguignons, peuples germains, occupèrent le voisinage du Rhin, d'où peu à peu ils gagnèrent le pays qui porte encore leur nom. Les Francs ne s'oublèrent pas : résolus de faire de nouveaux efforts pour s'ouvrir les Gaules,

Ans de J. C. ils élevèrent à la royauté Pharamond, fils de Marcomir ; et la monarchie de France, la plus ancienne et la plus noble de toutes celles qui sont au monde, commença sous lui.

423 Le malheureux Honorius mourut sans enfants, et sans pouvoir à l'Empire. 424 Théodose nomma empereur son cousin Valentinien III, fils de Placidie et de Constance, son second mari, et le mit durant son bas âge sous la tutelle de sa mère, à qui il donna le titre d'impératrice.

411, 413 En ces temps, Célestius et Pélagie nièrent le péché originel, et la grâce par laquelle nous sommes chrétiens. Malgré leurs dissimulations, les conciles d'Afrique les condamnèrent. Les papes saint Innocent et saint Zozime, que le pape saint Célestin suivit depuis, autorisèrent la condamnation, et l'étendirent par tout l'univers. Saint Augustin confondit ces dangereux hérétiques, et éclaira toute l'Église par ses admirables écrits. Le même Père, secondé de saint Prosper, son disciple, ferma la bouche aux demi-pélagiens, qui attribuaient le commencement de la justification et de la foi aux seules forces du libre arbitre.

Un siècle si malheureux à l'empire, et où il s'éleva tant d'hérésies, ne laissa pas d'être heureux au christianisme. Nul trouble ne l'ébranla, nulle hérésie ne le corrompit. L'Église, féconde en grands hommes, confondit toutes les erreurs. Après les persécutions, Dieu se plut à faire éclater la gloire de ses martyrs : toutes les histoires et tous les écrits sont pleins des miracles que leur secours imploré, et leurs tombeaux honorés opéraient par toute la terre. Vigilance, qui s'opposait à des sentiments si reçus, réfuté par saint Jérôme, demeura sans suite. La foi chrétienne s'affermissait, et s'étendait tous les jours.

427 Mais l'empire d'Occident n'en pouvait plus. Attaqué par tant d'ennemis, il fut encore affaibli par les jalousies de ses généraux. Par les artifices d'Aétius, Boniface, comte d'Afrique, devint suspect à Placidie. Le comte maltraité fit venir d'Espagne Genséric et les Vandales, que les Goths en chassaient, et se repentit trop tard de les avoir appelés. L'Afrique fut ôtée à l'Empire.

¹ Hier. cont. Vigil. t. iv, part. II, col. 282 et seqq. Gennad. de Script. eccl.

L'Église souffrit des maux infinis par la violence de ces ariens, et vit couronner une infinité de martyrs. Deux furieuses hérésies s'élevèrent : Nestorius, patriarche de Constantinople, divisa la personne de Jésus-Christ ; et vingt ans après, Eutychès, abbé, en confondit les deux natures. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, s'opposa à Nestorius, qui fut condamné par le pape saint Célestin. Le concile d'Éphèse, troisième général, en exécution de cette sentence, déposa Nestorius, et confirma le décret de saint Célestin, que les évêques du concile appellent leur père, dans leur définition. La sainte Vierge fut reconnue pour mère de Dieu, et la doctrine de saint Cyrille fut célébrée par toute la terre. Théodose, après quelque embarras, se soumit au concile, et bannit Nestorius. Eutychès, qui ne put combattre cette hérésie, qu'en se jetant dans un autre excès, ne fut pas moins fortement rejeté. Le pape saint Léon le Grand le condamna, et le réfuta tout ensemble, par une lettre qui fut révérée dans tout l'univers. Le concile de Chalcedoine, quatrième général, où ce grand pape tenait la première place, autant par sa doctrine que par l'autorité de son siège, anathématisa Eutychès et Dioscore, patriarche d'Alexandrie, son protecteur. La lettre du concile à saint Léon fait voir que ce pape y présidait par ses légats, comme le chef à ses membres. L'empereur Marcien assista lui-même à cette grande assemblée, à l'exemple de Constantin, et en reçut les décisions avec le même respect. Un peu auparavant, Pulchérie l'avait élevé à l'empire en l'épousant. Elle fut reconnue pour impératrice après la mort de son frère, qui n'avait point laissé de fils. Mais il fallait donner un maître à l'empire : la vertu de Marcien lui procura cet honneur. Durant le temps de ces deux conciles, Théodoret, évêque de Cyr, se rendit célèbre ; et sa doctrine serait sans tache, si les écrits violents qu'il publia contre saint Cyrille n'avaient eu besoin de trop grands éclaircissements. Il les donna de bonne foi, et fut compté parmi les évêques orthodoxes.

Les Gaules commençaient à reconnaî-

¹ Part. II Conc. Eph. act. I. Sent. depos. Nestor. t. III. Conc. Labb. col. 533.

² Relat. S. Syn. Chalced. ad Leon. Conc. part. III, t. IV, col. 837.

Ans tre les Francs. Aétius les avait défendus de J. C. contre Pharamond et contre Clodion le Chevelu : mais Mérovée fut plus heureux, et y fit un plus solide établissement, à peu près dans le même temps que les Anglais, peuples saxons, occupèrent la Grande-Bretagne. Ils lui donnèrent leur nom, et y fondèrent plusieurs royaumes. Cependant les Huns, peuples des Palus Méotides, désolèrent tout l'univers avec une armée immense, sous la conduite d'Attila, leur roi, le plus affreux de tous les hommes. Aétius, qui le défit dans les Gaules, ne put l'empêcher de ravager l'Italie. Les îles de la mer Adriatique servirent de retraite à plusieurs contre sa fureur. Venise s'éleva au milieu des eaux. Le pape saint Léon, plus puissant qu'Aétius, et que les armées romaines, se fit respecter par ce roi barbare et païen, et sauva Rome du pillage : mais elle y fut exposée bientôt après, par les débauches de son empereur Valentinien. Maxime, dont il avait violé la femme, trouva le moyen de le perdre, en dissimulant sa douleur, et se faisant un mérite de sa complaisance. Par ses conseils trompeurs, l'aveugle empereur fit mourir Aétius, le seul rempart de l'empire. Maxime, auteur du meurtre, en inspire la vengeance aux amis d'Aétius, et fait tuer l'empereur. Il monte sur le trône par ces degrés, et contraint l'impératrice Eudoxe, fille de Théodose le Jeune, à l'épouser. Pour se tirer de ses mains, elle ne craignit point de se mettre en celles de Genséric. Rome est en proie au barbare : le seul saint Léon l'empêche d'y mettre tout à feu et à sang : le peuple déchire Maxime, et ne reçoit dans ses maux que cette triste consolation.

Tout se brouille en Occident : on y voit plusieurs empereurs s'élever, et tomber presque en même temps. Majorien fut le plus illustre. Avitus soutint mal sa réputation, et se sauva par un évêché. On ne put plus défendre les Gaules contre Mérovée, ni contre Childéric, son fils : mais le dernier pensa périr par ses débauches. Si ses sujets le chassèrent, un fidèle ami qui lui resta le fit rappeler. Sa valeur le fit craindre de ses ennemis, et ses conquêtes s'étendirent bien avant dans les Gaules. L'empire d'Orient était paisible sous Léon Thracien, successeur de Marcien, et sous Zénon, gendre et successeur de

Léon. La révolte de Basilisque bientôt opprimé ne causa qu'une courte inquiétude à cet empereur ; mais l'empire d'Occident périt sans ressource. Auguste, qu'on nomme Augustule, fils d'Oreste, fut le dernier empereur reconnu à Rome ; et incontinent après, il fut dépossédé par Odoacre, roi des Hérules. C'étaient des peuples venus du Pont-Euxin, dont la domination ne fut pas longue.

En Orient l'empereur Zénon entreprit de se signaler d'une manière inouïe. Il fut le premier des empereurs qui se mêla de régler les questions de la foi. Pendant que les demi-eutychiens s'opposaient au concile de Chalcédoine, il publia contre le concile son Hénotique, c'est-à-dire, son décret d'union, détesté par les catholiques, et condamné par le pape Félix III. Les Hérules furent bientôt chassés de Rome par Théodoric, roi des Ostrogoths, c'est-à-dire, Goths orientaux, qui fonda le royaume d'Italie, et laissa, quoique arien, un assez libre exercice à la religion catholique. L'empereur Anastase la troublait en Orient. Il marcha sur les pas de Zénon son prédécesseur, et appuya les hérétiques. Par là il aliéna les esprits des peuples, et ne put jamais les gagner, même en ôtant des impôts fâcheux. L'Italie obéissait à Théodoric. Odoacre, pressé dans Ravenne, tâcha de se sauver par un traité que Théodoric n'observa pas ; et les Hérules furent contraints de tout abandonner. Théodoric, outre l'Italie, tenait encore la Provence. De son temps, saint Benoît, retiré en Italie dans un désert, commençait dès ses plus tendres années à pratiquer les saintes maximes, dont il composa depuis cette belle règle que tous les moines d'Occident reçurent avec le même respect que les moines d'Orient ont pour celle de saint Basile.

Les Romains achevèrent de perdre les Gaules par les victoires de Clovis, fils de Childéric. Il gagna aussi sur les Allemands la bataille de Tolbiac, par le vœu qu'il fit d'embrasser la religion chrétienne, à laquelle Clotilde, sa femme, ne cessait de le porter. Elle était de la maison des rois de Bourgogne, et catholique zélée, encore que sa famille et sa nation fût arienne. Clovis, instruit par saint Vaast, fut baptisé à Reims, avec ses Français, par saint Remi, évêque de cette ancienne métropole. Seul de tous les princes du monde,

Ans il soutint la foi catholique, et mérita le de J. C. titre de *très-chrétien* à ses successeurs.

506 Par la bataille où il tua de sa propre main

507 Alaric, roi des Visigoths, Tolose¹ et l'Aquitaine furent jointes à son royaume.

508 Mais la victoire des Ostrogoths l'empêcha de tout prendre jusqu'aux Pyrénées, et la fin de son règne ternit la gloire des commencements. Ses quatre enfants partagèrent le royaume, et ne cessèrent d'entreprendre les uns sur les autres. Anastase mourut frappé du foudre.

518 Justin, de basse naissance, mais habile et très-catholique, fut fait empereur par le sénat. Il se soumit avec tout son peuple aux décrets du pape saint Hormisdas, et mit fin aux troubles de l'Église d'Orient.

526 De son temps Boèce, homme célèbre par sa doctrine aussi bien que par sa naissance, et Symmaque, son beau-père, tous deux élevés aux charges les plus éminentes, furent immolés aux jalousies de Théodoric, qui les soupçonna sans sujet de conspirer contre l'État. Le roi, troublé de son crime, crut voir la tête de Symmaque dans un plat qu'on lui servait, et mourut quelque temps après. Amalante, sa fille, et mère d'Atalaric, qui devenait roi par la mort de son aïeul, est empêchée par les Goths de faire instruire le jeune prince comme méritait sa naissance ; et, contrainte de l'abandonner aux gens de son âge, elle voit qu'il se perd sans pouvoir y apporter de remède.

527 L'année d'après, Justin mourut, après avoir associé à l'empire son neveu Justinien, dont le long règne est célèbre par les travaux de Tribonien, compilateur du droit romain, et par les exploits de Bélisaire et de l'eunuque Narsès. Ces deux fameux capitaines réprimèrent les Perses, défirent les Ostrogoths et les Vandales, rendirent à leur maître l'Afrique, l'Italie et Rome : mais l'empereur, jaloux de leur gloire, sans vouloir prendre part à leurs travaux, les embarrassait toujours plus qu'il ne leur donnait d'assistance.

Le royaume de France s'augmentait. 532 Après une longue guerre, Chilbert et Clotaire, enfants de Clovis, conquirent le royaume de Bourgogne, et en même temps immolèrent à leur ambition les enfants mineurs de leur frère Clodomir, dont ils partagèrent entre eux le royaume. Quel-

¹ Aujourd'hui Toulouse. (Édit. de Versailles.)

que temps après, et pendant que Bélisaire Anns attaquait si vivement les Ostrogoths, ce de J. C. qu'ils avaient dans les Gaules fut abandonné aux Français. La France s'étendait alors beaucoup au delà du Rhin ; mais les partages des princes, qui faisaient autant de royaumes, l'empêchaient d'être réunie sous une même domination. Ses principales parties furent la Neustrie, c'est-à-dire, la France occidentale ; et l'Austrasie, c'est-à-dire, la France orientale.

La même année que Rome fut reprise par Narsès, Justinien fit tenir à Constantinople le cinquième concile général, qui confirma les précédents, et condamna quelques écrits favorables à Nestorius. C'est ce qu'on appelait les Trois Chapitres, à cause des trois auteurs, déjà morts il y avait longtemps, dont il s'agissait alors. On condamna la mémoire et les écrits de Théodore, évêque de Mopsueste ; une lettre d'Ibas, évêque d'Édesse ; et parmi les écrits de Théodoret, ceux qu'il avait composés contre saint Cyrille. Les livres d'Origène, qui troublaient tout l'Orient depuis un siècle, furent aussi réprouvés. Ce concile, commencé avec de mauvais desseins, eut une heureuse conclusion, et fut reçu du saint-siège qui s'y était opposé d'abord.

Deux ans après le concile, Narsès, qui avait ôté l'Italie aux Goths, la défendit contre les Français, et remporta une pleine victoire sur Bucelin, général des troupes d'Austrasie. Malgré tous ces avantages, l'Italie ne demeura guère aux empereurs. Sous Justin II, neveu de Justinien, et après la mort de Narsès, le royaume de Lombardie fut fondé par Alboïn. Il prit Milan et Pavie : Rome et Ravenne se sauvèrent à peine de ses mains ; et les Lombards firent souffrir aux Romains des maux extrêmes. Rome fut mal secourue par ses empereurs, que les Avars, nation scythique ; les Sarrasins, peuples d'Arabie, et les Perses, plus que tous les autres, tourmentaient de tous côtés en Orient. Justin, qui ne croyait que lui-même et ses passions, fut toujours battu par les Perses, et par leur roi Chosroès. Il se troubla de tant de pertes, jusqu'à tomber en frénésie. Sa femme Sophie soutint l'empire. Le malheureux prince revint trop tard à son bon sens, et reconnut en mourant la malice de ses flatteurs.

Après lui, Tibère II, qu'il avait nommé